

D'une Belgique en deuil de ses enfants, puis en mal d'elle-même, au pays en blanche marche vers l'espoir

Michel Verwilghen

Volume 27, numéro 4, décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035754ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035754ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Wilson & Lafleur, inc.

ISSN

0035-3086 (imprimé)

2292-2512 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Verwilghen, M. (1996). D'une Belgique en deuil de ses enfants, puis en mal d'elle-même, au pays en blanche marche vers l'espoir. *Revue générale de droit*, 27(4), 525–529. <https://doi.org/10.7202/1035754ar>

NOTES, INFORMATIONS ET DOCUMENTS

D'une Belgique en deuil de ses enfants, puis en mal d'elle-même, au pays en blanche marche vers l'espoir^{*}

MICHEL VERWILGHEN

Professeur à la Faculté de droit de l'Université de Louvain, Belgique et
Professeur invité à la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa

D'OÙ VIENT QU'UN JOUR, DES ENFANTS...?

Nous remercions l'auteur de nous
avoir aimablement autorisé à
reproduire ses réflexions.

E.C.

*« D'où vient qu'un jour soit plus important
qu'un autre, puisque tous les jours tiennent
leur lumière du soleil? »*

Le Livre du Siracide, 33,7.

D'où vient qu'un jour d'été de l'an 1996 soit devenu plus important qu'un autre?

De ce qu'en ce jour éclata une affaire qui n'a cessé, depuis, de te marquer en profondeur, comme elle n'a pas fini d'interpeller le plat pays chanté par Brel.

De ce que ce jour te combla d'une grande joie : répercutée par tous les médias du monde, l'heureuse nouvelle de la délivrance de deux fillettes, disparues mystérieusement après bien d'autres en ce plat pays, parvint jusqu'à toi qui vis au

* En visite chez nous, M. Michel Verwilghen, professeur titulaire de droit international privé à l'Université catholique de Louvain, avait prévu de consacrer une partie de son cours DRC 4513 « Florilège de traités sur l'Europe, les personnes, la famille et quelques autres phénomènes juridiques » au commentaire de récentes conventions internationales sur la protection des enfants. Ses étudiants l'ayant invité à évoquer préalablement la pénible « affaire Dutroux » éclatée en Belgique durant l'été 1996, conscient de ce qu'il n'était en rien spécialiste de droit pénal, de procédure pénale ou de criminologie, le professeur visiteur préféra livrer ses réflexions en la forme d'un texte d'un autre registre.

pays des feuilles d'érable, des fleurs de lys. De ce que ce jour t'apporta aussi l'annonce soulageante de la capture chanceuse, encore que tardive, du principal suspect, déjà fiché comme prédateur d'enfants et condamné à huit ans de prison ferme, mais libéré anticipativement après moins de trois ans par une surprenante décision du ministre de la Justice. De ce qu'on rappela que, selon le droit de la procédure pénale, ce criminel diaboliquement malin, amalgame machiavélique d'éros et de thanatos, jouissait toujours du bénéfice de la présomption d'innocence. Même si les témoignages des rescapées accusaient ce présumé innocent d'avoir tué l'innocence. Même s'ils dévoilaient que ce pédophile pervers avait été jusqu'à tuer l'espérance de l'innocence par ses mensonges (« Vos parents ont refusé de payer la rançon ... Ils vous ont abandonnées ... »), anéantissant ainsi chez les petites victimes — de neuf à treize ans — tout espoir de délivrance... Crime écœurant, inexorable!

De ce qu'à ce jour succéda un autre jour, puis un autre encore, porteurs de la pire des souffrances : l'espoir déçu de retrouver vivantes ces autres enfants perdues de vue qui portaient les doux prénoms de Julie et Mélissa et ceux, fleurant bon la Flandre, d'An et Eefje... Car c'est alors que furent retirés, du profond de fosses anonymes, les petits corps sans vie des deux fillettes, puis ceux des aînées, toutes martyrisées jusqu'à l'extrême. Car c'est alors aussi que le procureur du Roi chargé du dossier dévoila, lors d'une conférence de presse, que le principal suspect avait avoué la cause du décès des deux plus petites : arrêté pour un vol de voitures, le psychopathe aurait, de sa prison, chargé sa femme, mère de leurs trois enfants, de s'occuper des fillettes enfermées dans une cage ingénieusement camouflée au profond de la cave d'une de ses six maisons; cette femme, ancienne institutrice, alla tous les jours en ce lieu pour nourrir le chien de garde, mais ne donna rien aux enfants, dès lors mortes d'inanition... Crime incompréhensible, impardonnable... « Même chez les chacals, ... on nourrit ses petits ... » (*Les Lamentations*, 4,3).

De ce que tu assistas, bouleversé, aux doubles obsèques des malheureuses victimes, éperdu d'infinies tristesses, perdu dans la foule des téléspectateurs faute d'avoir pu trouver place parmi les gens innombrables entourant leurs familles. De ce que tu vis pleurer leurs parents, pliés sous le poids pesant de leur douleur, car comme l'écrivit Saint-Exupéry : « Ça pèse lourd, un enfant mort, quand il est le vôtre », et ça pèse plus lourd encore quand on sait qu'il est mort de faim et de soif, après enlèvement, après enfouissement dans une cave, après s'être cru oublié et rejeté par ceux-là même qui s'acharnaient à le retrouver. Et de ce que tu pleuras avec eux.

De ce que tu as ressenti ces crimes contre l'enfance comme s'ils atteignaient ta propre chair, les petits êtres chers qui t'entourent, tes proches; de ce que tu disais : « C'est un grand trésor que la vie d'un enfant » et que, si tu es père ou mère de famille, grand-père ou grand-mère, tu pensais comme tous tes semblables : « Cela aurait bien pu arriver à mes petites ... ». Et que depuis lors, tu vis dans l'angoisse lancinante que d'autres prédateurs ne rôdent dans ta ville ou tes campagnes.

De ce que, dès ce jour-là, naquit dans ton esprit le soupçon que tout ce malheur en chaîne aurait pu être évité, pourvu que les autorités publiques, à tous les niveaux, aient rempli leur rôle avec cœur et humanité, conscience et compétence. Oui, à tous les niveaux : des plus hauts degrés du pouvoir jusqu'à l'échelon le plus bas, qui est celui du plus modeste des exécutants, aussi indispensable que tous les autres. De ce qu'au fur et à mesure de l'avancement des travaux d'une Commission parlementaire largement télévisée, le doute se métamorphosa en intime conviction.

Quel amer constat que, décidément, rien ne va plus vraiment dans ce plat pays! Peut-être as-tu alors été tenté, comme bien d'autres, de verser dans les généralisations, en jugeant tout le système pourri, les institutions en premier lieu, mais aussi les détenteurs d'une parcelle d'autorité... Alors, tu as perdu toute confiance en eux. Tu en as voulu à cet appareil judiciaire — non sans raison —, coupable à tes yeux de tourner à vide dans le grincement de procédures froides autant qu'injustes. Et tu as montré du doigt — non sans raison — ces forces armées théoriquement chargées de protéger la société et ceux qui en font partie (surtout les plus fragiles de ses membres : les enfants), mais apparemment plus enclines à se protéger elles-mêmes et à polir leur renom...

D'où vient que ce jour d'août 1996 te parut plus important qu'un autre, sinon de ce que depuis lors, le soleil n'a plus brillé pour toi de la même lumière...

D'où vient qu'un jour d'automne de l'an 1996 soit devenu, pour une multitude de personnes, plus important que les autres?

De ce que ce jour-là, il s'est vraiment passé quelque chose en ce petit pays sans histoires. Quelle satisfaction de constater cette prise de conscience collective qu'il fallait à tout prix réagir ensemble, les plus nombreux possible, publiquement, fermement, dignement! Quelle jubilation de voir des gens convaincus, résolus, former une force tranquille, mais tellement puissante lorsqu'elle se met à marcher en se ralliant autour des signes blancs emblématiques d'une procession pas comme les autres!

Marche originale de par son origine : ce sont les parents des victimes innocentes qui en prirent l'initiative.

Marche imposante par son écrasant succès de foule : elle s'affirma d'abord par sa masse, ces trois cent mille participants au moins, fiers d'être là, d'être reconnus comme forme originale de prise de conscience sociétale.

Marche extraordinaire de par son organisation : pour avoir plus d'impact, elle se voulait en dehors de toutes les structures traditionnelles bien établies qui font la Belgique depuis sa fondation. Elle ne fut donc pas encadrée, mais spontanée. Du jamais vu. Partis politiques, syndicats, églises, institutions respectables et mouvements structurés..., tous les « corps constitués » préférèrent s'abstenir d'y participer. Et aucune force politique n'a osé, à ce jour, la récupérer.

Marche blanche impeccable aussi de dignité et de discipline. D'aucuns craignaient les débordements; il n'y en eut pas. Seulement des discours inoubliables, où l'on évoqua la petite princesse unique au monde qu'est l'enfant pour sa mère, l'oiseau disparu du nid familial où on l'attend toujours...

Et par-dessus tout, marche merveilleuse de par son message : cette multitude ne réclama ni réforme politique, ni argent, ni diminution d'impôts, pas même davantage d'emplois; elle ne critiqua point autrui, ne vilipenda quiconque, sinon quelques hauts magistrats, mais c'était pour mieux vanter les mérites d'autres représentants du pouvoir judiciaire, moins élevés dans la hiérarchie, qui voulaient aller jusqu'au bout de la vérité, si on les laissait faire... Et cette foule réclama seulement plus d'humanité dans les relations interpersonnelles, plus de protection pour l'enfance, plus de rigueur dans l'exercice du devoir d'État, plus d'attention portée à la dignité humaine, plus de social. Quant aux quelques slogans de ce jour-là, au sein de cette foule sereine mais déterminée, ils ne disaient rien d'autre, sans

cris, mais par de discrets panneaux, que ceci : « Plus jamais cela! »; « Respectez nos enfants ».

Miracle de l'innocence assassinée qui pousse tout un pays à se vêtir de blanc pour manifester son désir de la faire renaître autour d'une solidarité renforcée. Miracle aussi que cette population désireuse d'une justice plus humaine et surtout plus juste, espérer un retour à l'éthique, avide d'un réel respect d'autrui. Ah oui, vraiment, manifestation étonnante que cette marche tout immaculée, comme pour mieux conjurer, sans doute, l'obscurité des prisons-caves des victimes et les deuils de l'été.

D'où vient donc que ce jour fut pour toi plus important que les autres, sinon de ce qu'en ces heures, la lumière pourtant tamisée d'un soleil automnal réchauffa ton cœur, comme celui de tant d'autres, au-delà de tout espoir?

D'où vient qu'un jour, des enfants deviennent plus importants que les autres, puisque tous puisent leur vie dans le même mystère de l'amour?

De ce que leur destinée prend soudain une tournure exceptionnelle et, même, de ce que le tragique s'y révèle dans toute sa nudité. De ce que le malheur de la condition humaine les frappe en révélant cruellement son austère vérité. Mais aussi et surtout de ce que tout un peuple, voire davantage, a placé dans leurs disparitions dramatiques ce qui leur a donné son prix : l'espérance.

Julie et Mélissa, An et Eefje, et vous toutes, victimes à jamais disparues ou dont la disparition depuis tant d'années fait craindre le pire, que seriez-vous devenues, si votre destinée eut été autre? Vous aurait-on vues, dans quelques années, étudiantes à l'Université? Auriez-vous, si d'aventure, telle était votre voie, bénéficié des programmes d'échanges transatlantiques, fréquenté ces auditoriums et travaillé en ces bibliothèques ou laboratoires, étudié vos notes pour vous présenter aux examens, participé à nos repas de cours...? Vaines questions, certes. Victimes de la méchanceté absolue des uns et de l'incurie coupable des autres, vous avez subi le fatal déchirement de votre condition terrestre. Votre cruel destin a fait que jamais, vous ne partagerez avec ceux de votre âge les grandeurs et servitudes de la vie universitaire, du beau métier d'étudiant.

Mais de là où vous êtes, apprenez ceci : ce même destin qui a fracassé vos vies vous a déjà, pour toujours, liées indissolublement à nous. Sans jamais avoir été inscrites comme étudiantes à l'Université, vous êtes et vous resterez toujours proches, très proches de tous les jeunes de cette terre, par tout ce que vous leur aurez légué sans même le savoir.

Julie et Mélissa, An et Eefje, et vous toutes, victimes à jamais disparues, votre destinée fait irrésistiblement penser à celle d'Anne Frank, autre jeune fille martyrisée, victime de la méchanceté et de la bêtise humaine. Elle aussi, au moment de sa douloureuse agonie, en ses instants d'ultime lucidité, ne pouvait imaginer tout le bien qu'elle apporterait, de façon posthume et par le seul message de son *Journal*, à des milliers de jeunes.

Comme la sienne, votre vie, de par sa fin tragique répercutée par tous les médias du monde, se distinguera à jamais. Votre douloureuse et insoutenable inanition finale a conféré à votre existence toute sa signifiante, tant elle nous oblige à réfléchir sur nous-mêmes, à nous interroger sur le sens profond de notre condition humaine et sur les valeurs qui la transcendent, tant elle nous porte à réfléchir

sur le sens du bien et du mal que l'on fait, sur la société qui nous entoure, sur le droit et la justice, sur le civisme et la démocratie...

Pour ces ardentes et intenses interpellations que vos destinées brisées suscitent en nous et qui attestent que vous n'êtes pas mortes pour rien; pour ce miracle de vos fins effroyables qui deviennent fontaines posthumes d'espérance; pour cette sérénité magnifique dont témoignent vos chers parents et qu'ils disent puiser en votre douce mémoire; pour la leçon de courage et l'exemple de force de caractère qu'ils nous donnent depuis vos disparitions, prenant bien soin de toujours préciser : « Notre souffrance est si peu par rapport à ce que furent les leurs ... »; pour ce mystère qui fait qu'autour de vos prénoms indissociablement liés se nouent de multiples solidarités visibles ou invisibles; pour ce que vous représentez désormais aux yeux de la jeunesse du pays où vous reposez à jamais comme à celle de toutes les nations éprises du respect de la dignité humaine; pour les lumières nouvelles que vous nous donnez sur notre propre existence, pour tout cela et pour bien d'autres choses, combien, ô combien il me plairait de pouvoir proposer à toutes les Universités du monde de vous conférer, si par bonheur ce titre existait, le beau grade d'« étudiantes *honoris causa* »!

« *En face du mal, il y a le bien
et en face de la mort, la vie* ».

Le Livre du Siracide, 33.14.

Michel Verwilghen
Collège Thomas More
Place Montesquieu, 2
B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE — Belgique
Tél. : 32(0)10-47-47-76
Télec. : 32(0)10-47-86-14
C. élec. : verwilghen@int.ucl.ac.be